



Nul ne reconnaîtra les siens

Numéro d'inventaire : 16771

Titre : Nul ne reconnaîtra les siens

Dénomination contrôlée : Document

Désignation de l'objet : Tapiscrit de Benjamin Goriély « Nul ne reconnaîtra les siens », Paris, circa 1985

Dimensions : 29,0 cm x 21,0 cm

Mode d'acquisition : don

Source de l'acquisition :

Personnes/Organisations liées : [Goriély, Benjamin](#)

Datation (période) :

Date de production : 1980 - 1986

Provenance géographique : France, Paris (lieu de résidence de l'auteur)

Provenance géographique :

Informations historiques : Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) Littérature prolétarienne et nouvelle Russie HUBERT ROLAND p. 123-141 Texte intégral Benjamin Goriély Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33

<https://textyles.revues.org/2540> Page 2 sur 17 Avec l'aimable autorisation des archives de l'Alliance israélite universelle (Paris) Au-delà de quelques milieux spécialisés, le nom du publiciste, traducteur et passeur de littérature russe Benjamin Goriély (1898-1986) reste très largement méconnu. Il est étroitement lié, dans la Belgique des années 1920, aux différentes formes de diffusion des idées de la Révolution russe qui eurent cours à l'époque, de même qu'à la perception de cet événement dans les milieux intellectuels et auprès d'un plus large public. S'étant progressivement frayé un chemin au sein de quelques réseaux et autres cercles de socialisation, Goriély participa à l'essor d'une littérature prolétarienne en Belgique, avant de quitter le pays au moment où s'épuisèrent les éphémères revues Tentatives et Prospections¹, qui avaient porté l'émergence du projet de cette littérature. 1 Le présent article retracera, sous forme monographique, le parcours des années belges de Goriély. Pour ce faire, je me baserai sur le tapiscrit inédit de ses souvenirs, de même que sur ses contributions à différents organes de presse et revues littéraires. Une attention particulière sera portée à la médiation de la « nouvelle » culture russe, issue 2 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33

<https://textyles.revues.org/2540> Page 3 sur 17 Esquisse biographique de la révolution, dont il est un acteur, parmi d'autres, dans le champ intellectuel belge. Néanmoins, quoi qu'il arrive paré d'une aura de « témoin » de la révolution, on ne peut réellement considérer Goriély, à l'époque, comme un acteur de tout premier plan de la réception des Lettres et de la culture russes en Belgique. Celle-ci semble en effet prendre des formes extrêmement diverses et fragmentées, via une multiplicité de lieux de transfert et de réseaux, suscitant notamment – comme on s'en doute – de fortes divergences idéologiques. Au sein de cette polyphonie, la voix de Goriély apporte toutefois une tonalité originale et somme toute représentative de milieux à ce moment fortement ancrés à gauche, mais attachés à une indépendance d'esprit qui les mène à se défaire du carcan d'un marxisme trop orthodoxe. Enfin, je chercherai à résituer la médiation de Goriély dans le contexte de son ambition d'historien et d'historiographe de la littérature de son temps. La littérature prolétarienne, dont il se fait l'apôtre, est pour lui issue d'un vaste mouvement d'émancipation par rapport à la littérature « bourgeoise » du 19e siècle ; sa genèse a transité par différents



mouvements d'avant-garde, parmi lesquels le futurisme russe occupe une place particulière. Sur un autre plan, la question des images de la Russie, notamment celles liées à ses grands romanciers comme Dostoïevski, n'est pas non plus sans influence sur la vision que véhicule Goriély de la littérature révolutionnaire de son temps. 3 Benjamin Goriély est né le 22 août 1898 à Varsovie. D'après les informations biographiques dont on dispose2, il étudia à Kharkov et à Moscou jusqu'en 1918. Après un retour temporaire en Pologne, il partit pour Berlin, où il s'inscrivit comme étudiant en philosophie. En 1921, Goriély débarqua à Bruxelles, où il fréquenta la Faculté des Sciences Naturelles (chimie) de l'Université Libre de Bruxelles3. 4 Au fil des huit années de son séjour en Belgique, Goriély délaissa probablement ses études au profit d'une intense activité de journaliste et d'auteur de revues. Sous le pseudonyme de Maximof, il publia en 1925 ses souvenirs sur la Révolution russe dans le périodique étudiant *L'Universitaire*. Ensuite, il collabora périodiquement à la page littéraire du quotidien communiste *Le Drapeau Rouge*, à la demande d'Augustin Habaru. Progressivement, Goriély se profila ainsi comme un médiateur privilégié de la vie politique révolutionnaire et de la littérature soviétique. 5 Dans son histoire du mouvement de la littérature prolétarienne en Belgique4, Paul Aron a insisté sur l'importance de Goriély, aux côtés des animateurs principaux de ce courant, Habaru, Pierre Hubermont et Albert Ayguesparse5. L'émigré fit ainsi partie de ce cercle étroit qui, à l'initiative d'Habaru, chercha à susciter en Belgique la création d'un mouvement artistique international, par le biais de la mise sur pied d'un théâtre prolétarien et d'un Manifeste6. Lorsqu' Ayguesparse et Habaru commencèrent à animer la revue *Tentatives*, dont six livraisons furent publiées entre avril 1928 et août 1929, Goriély donna d'abord deux contributions au numéro spécial sur « la jeunesse », sous le pseudonyme de G. Bengor7. S'il ne collabora pas au premier Manifeste de l'équipe belge des écrivains prolétariens de langue française, publié dans le numéro de février-mars 1929, il publia au même endroit un article sur les courants d'avant-garde (futurisme, cubisme, dadaïsme, expressionnisme), qui oeuvrèrent selon lui à « la destruction de l'ancienne littérature bourgeoise »8. 6 Par la suite, Goriély fit bel et bien partie de la nouvelle équipe élargie qui, sur les cendres de *Tentatives*, tenta de relancer le projet à travers la revue *Prospections*. 7 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 4 sur 17 Souvenirs d'ici et d'ailleurs L'appel qui ouvre le premier numéro de décembre 1929 présente la nouvelle équipe d'intellectuels « qui s'accordent sur une méthode de recherche et de combat », en fonction des nouvelles priorités définies en commun : « Sauvegarder du désarroi de notre civilisation quelques-unes des meilleures acquisitions humaines » ; « Chercher des solutions valables à tant de problèmes qui sollicitent notre pensée : l'avenir de l'intelligence, le sort d'une culture et d'un art révolutionnaires, la poésie, etc... ». L'appel lancé par *Prospections* à devenir « le point de rencontre des intellectuels révolutionnaires » sous forme d'abonnement ou de participation aux réunions du groupe est signé par Ayguesparse, René Baert, Marc Bernard, Jeanne Brenta, Joseph De Bueger, Goriély, Habaru, Ernest Jamin, Charles Plisnier, Georges Van Steenbeeck et André Wolf9. Cette recomposition de l'équipe faisait suite à la démission d'Hubermont au terme de l'expérience *Tentatives* – en raison de l'influence grandissante de Plisnier, qui avait été exclu du Parti Communiste Belge en 192810. Goriély cosigna donc avec tous les acteurs mentionnés le nouveau « manifeste de *Prospections* », paru dans le premier numéro, de même qu'il y rédigea l'article sur la « littérature prolétarienne »11. Dans le numéro II, qui parut juste avant son départ de Belgique, il publia encore un article consacré à « la pensée bourgeoise devant la religion »12. 8 Au moment de poursuivre sa route vers Paris vers 1930, Goriély a ainsi jeté les bases d'une activité de médiateur qu'il poursuivra encore pendant plusieurs décennies. À cet égard, il faut surtout tenir compte de son travail de traducteur, entamé en Belgique. Avant son départ, il édita en effet, avec René Baert, une anthologie intitulée *La Poésie nouvelle en URSS*, qui parut en 1928 aux Éditions du canard sauvage, à Bruxelles13. Par le biais de filiations familiales directes, l'esprit de médiation de Goriély porta au-delà de son



émigration même. Comme on l'indiquera plus loin, son épouse Hélène Temerson¹⁴ fit par son biais la découverte de l'écrivain expressionniste allemand Carl Sternheim. Restée en Belgique après son départ, elle consacra une thèse de doctorat à Sternheim à l'Université Libre de Bruxelles et accompagna d'ailleurs les dernières années du poète allemand dans son exil belge¹⁵. La suite du parcours de Benjamin Goriély en France, qu'il n'est pas possible de développer ici, appellerait pourtant encore de nombreux développements. Son œuvre d'écrivain et critique, de traducteur et de journaliste en fit un médiateur franco-russe de premier plan. Ainsi se distingua-t-il, dans les années qui suivirent, comme passeur et introducteur de Maïakovski, Pasternak, Khlebnikov ou encore comme éditeur de la correspondance de Tolstoï. Sa médiation de la littérature russe englobe donc aussi bien les auteurs « classiques » du 19e siècle, qui continuaient d'être associés à l'image de la Russie, que des poètes plus tardifs et des avant-gardes pour lesquels il joua un rôle plus novateur de découvreur, sans oublier son intérêt pour les écrivains soviétiques. Quant aux thèmes politiques, ceux-ci continuèrent également de nourrir ses publications de journaliste et intellectuel. Ainsi publia-t-il des essais sur Israël, après avoir été envoyé dans le nouvel État par la revue Combat en 1949, ou encore une étude sur la frontière polono-soviétique de 1914 à 1940¹⁶. Le tapuscrit des souvenirs de Benjamin Goriély, *Nul ne reconnaîtra les siens*, conservé aux Archives de la Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, apporte un éclairage instructif sur ses années belges – même si on réalise à la lecture qu'ils furent rédigés avec une certaine distance temporelle qui incitera à la vigilance¹⁷. Les années belges de Goriély constituent une étape du parcours d'une existence. Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 5 sur 17 nomade, qui l'avait mené peu auparavant dans le Berlin des débuts de la République de Weimar. Observant de près l'agitation révolutionnaire en Allemagne et le climat de répression qui s'y opposait, Goriély s'est surtout intéressé au phénomène de l'expressionnisme, qui « atteignait son apogée. Il voulait la mort des pères, des maîtres à penser, du rationalisme. L'expression[n]isme glorifiait l'absolu, c'est-à-dire la mort »¹⁸. Dès ce moment, on constate l'intérêt soutenu de Goriély pour les courants d'avant-garde « jeunes », qui ont entrepris de détruire et régénérer l'Europe littéraire « bourgeoise ». Il s'agit là d'un trait transversal de son action de médiateur, et plus tard d'historiographe des mouvements d'avant-garde. Par le biais d'un ami étudiant à Bruxelles, Goriély décide de quitter Berlin, pour rejoindre une ville qu'il situe dans le sillage immédiat de Paris : « J'avais toujours rêvé de vivre et d'étudier dans un pays de langue française. Pour moi la Belgique ou la France, c'était la même chose : on y parlait la même langue et c'était la même civilisation »¹⁹. Le jeune migrant s'inscrit en faculté des sciences, section chimie, à l'Université Libre de Bruxelles mais il s'y occupe surtout de littérature et de politique. Il fréquente de près les milieux des étudiants russes, dont il dresse une topographie dans ses souvenirs : les étudiants de la Russie révolutionnaire (« C'étaient des garçons ou des filles nés et élevés en Russie mais d'origine belge ayant gardé la nationalité de leurs parents. Plusieurs d'entre eux ne parlaient même pas le français mais s'intégrèrent vite à la société »²⁰) ; la catégorie particulière des « vrais soviétiques, pour la plupart fils de Nepman », à qui le gouvernement soviétique permettait de faire des études à l'étranger, dans le cadre de sa nouvelle politique économique²¹ ; et enfin la catégorie des Russes, qui s'étaient installés en Belgique avant la révolution et « continuaient à vivre comme avant la guerre »²². Goriély fréquente également les milieux ouvriers émigrés, notamment les Polonais, maçons, mineurs ou manœuvres recrutés par les industriels français et belges à Charleroi, Bruxelles, Verviers ou Liège. Il fait le récit d'une conférence sur Tolstoï et Anna Karénine qu'il donna à Charleroi « dans un petit local transformé en Club de la Culture » devant des mineurs juifs, ainsi que d'un exposé sur la poésie révolutionnaire soviétique qu'il fit au même endroit devant des travailleurs russes, originaires pour la plupart de Bessarabie²³. En outre, Goriély côtoie les milieux du parti communiste naissant. Il fréquente Joseph Jacquemotte et surtout War Van Overstraeten qui,



d'après son témoignage, deviendra ensuite trotskiste, puis changera de camp pour se faire partisan de Franco pendant la guerre civile espagnole²⁴. Il se lie d'amitié avec Augustin Habaru, qui lui donne accès aux colonnes du Drapeau Rouge. ¹⁴ La question allemande continue de lui tenir à cœur. Il remarque ainsi dans ses souvenirs que ce fut la presse belge de gauche qui fit à nouveau une place aux écrivains allemands de l'époque de la République de Weimar. Par ailleurs, Goriély fréquente le cercle littéraire de « La Lanterne sourde », qui fut le premier à convier un écrivain allemand, Kasimir Edschmid, pour une conférence donnée en français²⁵. On observe donc à travers la constitution de réseaux naissants comme celui-ci la manière dont la figure d'un émigré comme Goriély contribue à l'histoire de transferts culturels multilatéraux. Suivant ce que Michel Espagne suggère par ailleurs via une approche triangulaire Allemagne-France-Russie²⁶, le cas de Goriély se distingue par une mobilité intense au sein de cercles de socialisation qui privilégièrent une circulation rapide et simultanée des informations, et ce dans des directions multiples. ¹⁵ Au-delà de la dimension bilatérale d'un médiateur de la culture russe révolutionnaire en Belgique, Goriély reste donc attentif à la nouvelle littérature allemande, dont il veille à transmettre l'esprit. Ayant lu un article sur l'écrivain expressionniste allemand Carl Sternheim dans « le journal russe prosoviétique de Berlin 'Roul' », il recommande Sternheim à son épouse Hélène Temerson-Goriély, qui s'est entre-temps inscrite ¹⁶ Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 6 sur 17 Sternheim à son épouse Hélène Temerson-Goriély, qui s'est entre-temps inscrite comme étudiante en philologie germanique à l'Université Libre de Bruxelles ; elle y consacrera un travail de recherche à Sternheim²⁷. Même s'il faut relever le caractère diffus voire quelque peu fuyant de ces transferts et la conjoncture d'accueil fragile de réseaux qui se font et se défont avec rapidité, l'histoire des transferts et des médiateurs s'inscrit nécessairement dans une perspective plus globale et multilatérale. (À cet égard, on remarquera que les recherches sur les transferts culturels ont jusqu'à présent trop peu pris en compte la dynamique des revues littéraires internationales de la première moitié du 20e siècle²⁸). Les souvenirs de Goriély apportent donc un témoignage sur une vie culturelle et littéraire qui – à l'en croire – s'accélère à partir de 1923, c'est-à-dire de l'occupation de la Ruhr et de l'agitation du parti communiste. Il y est question des milieux qui gravitent autour de « La Lanterne Sourde », mais aussi de la tribune du Rouge et du Noir, de même que de la revue Sept Arts, dirigée par Pierre Bourgeois. Plus particulièrement, Goriély fréquente les milieux étudiants bruxellois et raconte aux animateurs du périodique L'Universitaire ses souvenirs de la révolution d'Octobre. En 1925, il en donne une version écrite, sous le pseudonyme de Maximof²⁹. Une suite de six articles, présentés par la rédaction du journal comme les « pittoresques souvenirs de la Révolution de 1918 reçus par un étudiant russe actuellement à l'Université de Bruxelles », débute dans la livraison du 13 janvier 1925. ¹⁷ Sur le plan de la présentation, Goriély excelle d'emblée à jouer avec les attentes de ses lecteurs, avides d'informations sur un événement dont on parle beaucoup : « On entend partout les opinions les plus contradictoires et les plus embrouillées. Ou bien on méprise la révolution et on confond la haine déchaînée des masses inconscientes avec les actes conscients du parti communiste, ou bien on l'idéalise en exagérant l'importance de certains faits et en cachant ou diminuant celle des autres. »³⁰ Se profilant comme un esprit socialiste indépendant, Goriély stigmatise « la presse bourgeoise vendue et traître », qui déforme la vérité à propos de l'événement, mais il pose aussi ouvertement la question de savoir où se trouve la vérité : « Est-ce la presse communiste qui la donne ? ». ¹⁸ Établissant un parallèle avec le visiteur de la cathédrale de Cologne, qui ne distinguera rien s'il se trouve trop proche de l'édifice mais devra s'en éloigner dans l'espace pour en admirer la grandeur et la beauté, l'étudiant en exil met le doigt sur le problème de la perspective historique : « Et la perspective nous manque pour apprécier la révolution russe. Si c'est difficile de le faire pour un étranger, ne croyez pas que c'est plus facile pour quelqu'un qui est ou qui était dans ce tohu-bohu. Le dernier est comme un



soldat à la guerre qui, brisé de fatigue, traîne son pas ne sachant si on avance ou si on recule. En me trouvant loin de mon pays, après quelques années d'exil, les passions en moi se calment, les souvenirs se rangent en ordre dans ma tête et c'est avec un calme parfait que je vais essayer de les lier en cherchant les causes là où on ne voyait guère que les effets »31. 19 À partir de là, Goriély fait le récit des événements vécus dans un style particulièrement vivant et coloré : son départ en train de Kharkov après le coup d'état des Bolchévistes en 1918 et son arrivée à Moscou32 ; la vie au quotidien dans la capitale, notamment dans les cabarets, et les escarmouches entre les Bolchévistes et les « 'miechotchkis', paysans riches qui apportent les sacs de farine pour les vendre aux riches villageois »33. 20 La troisième chronique de Goriély est consacrée à l'art et aux artistes. En raison du silence définitif des « écrivains bourgeois, attachés à la tradition » – qui furent forcés de se taire ou simplement « pétrifiés devant le déchaînement diabolique de leur peuple » – et puisque, Gorki mis à part, « tous les grands écrivains qui rêvaient de la révolution, qui l'annonçaient dans chaque ligne de leurs œuvres, la fuyaient maintenant », Goriély 21 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33

<https://textyles.revues.org/2540> Page 7 sur 17 qui l'annonçaient dans chaque ligne de leurs œuvres, la fuyaient maintenant », Goriély fait l'inventaire du petit groupe des « jeunes écrivains » qui, « étouffés sous le Tzar, accueillirent la révolution avec joie » : Alexandre Blok « auteur de Douze, génial poème de la révolution »34, puis surtout les futuristes, présentés comme « les lutteurs les plus acharnés contre l'héritage spirituel de la bourgeoisie »35. Le récit épingle les noms de Maïakovski, Bourliouk et Kamionski, leur organe Futuriste-Anarchiste et le lieu le plus efficace de leur propagande, le café en sous-sol d'une ruelle aboutissant à la Tverskaia. Nul doute que le tableau haut en couleurs dressé ici par Goriély n'a pas manqué de plaire aux étudiants à qui il s'adresse : « Dans leur café, les murs étaient ornés par des dessins d'une couleur jaune ne représentant que des taches, des cercles, des paraboles, sur un fond noir ; les futuristes se distinguaient également par leurs habits bizarres et parfois ridicules. On voyait de temps en temps, dans les rues, des gens aux cheveux peints en or, aux figures vertes, bleues et rouges, une blouse d'une couleur éclatante. »36 Mais au-delà du côté performatif de la poésie futuriste (« Maiakovsky était habillé en apache avec une cravate rouge »), Goriély se plaît à souligner que les cafés futuristes accueillent des ouvriers, qui demandent des explications et, quelquefois, « montent sur l'estrade pour lire des poèmes à eux : c'étaient des vers tout différents, sans pose, sans artifice ; on entendait des phrases claires et simples comme le peuple lui-même, et une force se laissait sentir dans ces poésies prolétariennes »37. Toutefois, le contraste demeure entre ces hôtes occasionnels et les futuristes eux-mêmes, qui continuèrent à donner des conférences incompréhensibles et à se livrer à des excentricités. Goriély consacre encore une chronique aux milieux anarchistes38, puis à l'anecdote de son bref enrôlement dans l'armée rouge, dont il fut – à ses dires – rapidement congédié pour négligence39. Un dernier récit, intitulé « Les marais de Pinsk », raconte sa fraternisation avec des soldats allemands autour des idées de la révolution, dans un train militaire voyageant entre Homel et Pinsk (en Biélorussie), dans une zone encore sous occupation allemande. Dans cette région marécageuse, où le narrateur cherche refuge, il finit par passer la nuit chez une vieille Polonaise, qui héberge des soldats allemands formant un cercle révolutionnaire au sein de l'armée d'occupation40. 22 Dans le tapuscrit de ses souvenirs, Goriély se plaît à souligner le retentissement des articles parus dans L'Universitaire, à cause du climat d'exaltation existant autour la révolution : « Rien d'étonnant car l'intérêt pour la Russie révolutionnaire était immense. Les jeunes intellectuels ne parlaient que de l'Union Soviétique, de la littérature prolétarienne, des films dont le succès était sans précédent tel le Cuirassé Potemkine, la Ligne générale, Tempête sur l'Asie, etc. Eisenstein vint à Bruxelles présenter son film devant une salle archicomble. Dans son discours il se prononça contre les vedettes en révélant que ses acteurs n'étaient pas des professionnels mais des hommes et des femmes choisis parmi les



ouvriers et les paysans. Les deux premiers journalistes belges, Pierre Day[e] et le poète Kochnitski [Léon Kochnitzky], se rendirent en URSS. Ils revinrent à Bruxelles et firent la relation de leur voyage devant un public enthousiaste. »⁴¹ ²³ À l'invitation de Pierre Bourgeois, Goriély donna encore une conférence sur la « poésie révolutionnaire russe » dans une annexe du Palais d'Egmont. Face à un public qu'il décrit toujours comme particulièrement nombreux et enthousiaste, il évoqua les figures de Blok, Maïakovski et Essénine, une actrice faisant la lecture des poèmes cités. Le député socialiste Louis Piérard, présent dans l'assemblée, fit ensuite un compte rendu de la soirée dans *Le Peuple*, tandis que cette manifestation permit à Goriély de nouer le contact avec Habaru, qui lui accorda une tribune dans le *Drapeau Rouge*⁴², puis un accès aux cercles qui mirent sur pied la revue *Tentatives*⁴³. ²⁴ Les dernières pages des souvenirs belges de Goriély offrent encore pêle-mêle quelques commentaires sur l'éphémère aventure des revues auxquelles il participa et sur le parcours de leurs protagonistes. Dans la transition qui mena de *Tentatives* à ²⁵ *Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930)* 12/09/16 13:33

<https://textyles.revues.org/2540> Page 8 sur 17 Des « littératures de transition » à la littérature prolétarienne sur le parcours de leurs protagonistes. Dans la transition qui mena de *Tentatives* à *Prospections*, il insiste sur l'influence grandissante de Charles Plisnier, qui avait rejoint l'équipe en cours de route et était « tourmenté par le problème religieux », à la suite de son retour à la foi⁴⁴. Son arrivée avait alimenté, dans ces milieux de la gauche indépendante, l'indétermination autour du terme de « révolution » qui, à en croire Goriély, se révéla un danger fatal pour le projet : « Mais voici qu'un nouveau danger guettait *Prospections* : d'abord c'était la signification du terme 'révolution'. Mot qui reflète l'idéologie prolétarienne, mot banni par la société bourgeoise, qui reçut d'emblée droit de cité. Alors que Mussolini parlait de la 'révolution fasciste' et que la 'révolution allemande' commençait à se confondre avec le national-socialisme, Ayguesparse écrivait : 'Tout le monde s'enrôle sous le signe de la révolution. C'est facile'. »⁴⁵ Goriély avait déjà souligné à ce moment à quel point *Prospections* fit suivre son manifeste « d'une série d'articles où le marxisme élagué s'étoffe d'un élément nouveau : le subconscient. L'antinomie entre le marxisme et la poésie devient cette fois, sous l'influence du surréalisme, le problème majeur de Plisnier et aussi de René Baert. »⁴⁶ On a peine à imaginer, écrit Goriély des années plus tard, que ce dernier, après avoir édité avec lui la première anthologie de poésie soviétique, « tomberait victime de la mystification nazie »⁴⁷. Sa figure est décrite comme emblématique du danger principal qui devait in fine conduire le projet des jeunes intellectuels de gauche à leur perte : « La confusion la plus totale menaçait notre équipe. Le surréalisme, la religion, voire la mystique, la révolution trahie et la révolution mystifiée, dans cette confusion, la plupart des membres de 'Prospections' finiront par succomber à la tentation du diable. Moi je n'ai aucun mérite à avoir continué la ligne de 'Tentatives' car je me trouvais en marge de la société, je n'ai pas choisi mon destin, je l'ai subi. Habaru mis à part, seul Ayguesparse résista à l'appel de la sirène. Lucide, il écouta la marche de l'histoire, mais parti de l'éthique sociale, il croyait aux valeurs humaines et leur resta fermement attaché ». ⁴⁸ ²⁶ Telle est donc la tonalité dominante du bilan désenchanté que Goriély dresse de sa période belge : un bel enthousiasme révolutionnaire, qui déboucha sur un manque de cohérence idéologique et un flou qui mena certains à la trahison, observée a posteriori parfois avec incompréhension (Baert), parfois avec colère et ressentiment personnel⁴⁹. ²⁷ En tant qu'acteur de la médiation culturelle avec la Russie, Goriély trouve à s'inscrire dans un paysage des relations belgo-russes déjà bien balisé à son époque. Roland Mortier, et plus récemment Raymond Trousson ont étudié les échanges nourris par les générations belges du tournant du 19e et du 20e siècle avec les lettres russes⁵⁰. Les affinités des symbolistes belges avec la Russie sont également connues et bien documentées : ainsi la correspondance entre Émile Verhaeren et Valéri Brioussov, le pionnier du symbolisme russe a-t-elle été éditée⁵¹, tandis que les différents travaux d'Anne Ducrey ont étudié les liens entre Alexandre Blok et Maurice Maeterlinck et approfondi la réception de ce dernier en



Russie52. 28 Indéniablement, il existait entre les deux cultures un terrain d'entente partagé auquel se réfère également Goriély, lorsqu'il visite Bruges et se rappelle que, dans la bibliothèque de son père, « se trouvait la traduction en russe de Bruges la morte »53. Par association, il évoque également le rayonnement international de Verhaeren et de Maeterlinck54. Si on considère inversement les images se dégageant de la Russie par le biais du filtre d'un certain mysticisme inhérent au symbolisme, tout donne à penser que la Belgique a rallié à cette époque un courant international qui se plaisait à valoriser un 29 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 9 sur 17 la Belgique a rallié à cette époque un courant international qui se plaisait à valoriser un « caractère » russe orienté vers la méditation et l'intériorité, perçu à ce moment comme une contribution originale à la vie internationale des métropoles occidentales.55 Cette perception d'une « âme russe » évoluera bien entendu fondamentalement après la révolution de 1917, en même temps qu'une grande diversification des images et des médiations de la Russie caractérisera le champ littéraire et intellectuel en Belgique. Goriély ne constitue en effet qu'un maillon de la chaîne de cette médiation et probablement pas la partie la plus visible à ce moment. Dans sa présentation des images de la Russie dans quelques revues belges entre 1921 et 1930, Francis Mus a récemment rappelé le rôle de passeur de Franz Hellens dans Le Disque Vert, mais aussi de Roger Avermaete dans Lumière, de Camille Poupeye dans La Nervie ou de Denis Marion dans Variétés. Cet intérêt soutenu pour l'Est se trouve renforcé par une plus grande « pénétration » des milieux émigrés russes en Belgique. Il a encore progressé du fait que les milieux littéraires peuvent prendre appui sur des connections, des relais ou des relations personnelles pour mieux fonder leur travail de médiation. Hellens diffuse ainsi ses auteurs de prédilection (Ehrenbourg, Essenine, le groupe des frères Sérapion) avec l'assistance de sa seconde épouse Marie Miloslawsky56. 30 Mais d'autres milieux se préoccupent également de présenter la Russie contemporaine au public lettré belge. Robert Vivier prend en charge – également avec le concours de son épouse Zénitta Tazieff – de traduire et faire connaître Alexis Rémizov57. Et si on considère encore l'intérêt prononcé pour la Russie d'une revue généraliste comme Le flambeau, sous la houlette de son animateur Henri Grégoire, on prendra la mesure du fait que le travail de passeur de Goriély s'est effectivement accompli en marge, soit en porte-à-faux par rapport à une vision déjà existante de la littérature russe, soit en concurrence avec ce qui est présenté dans d'autres revues modernistes et d'avant-garde. On sait d'ailleurs que Le flambeau transmet d'abord le patrimoine russe d'un 19e siècle plus « classique » (Pouchkine, Tchékhov), tout comme il s'oppose explicitement aux écrivains prolétariens (sous la plume du critique russe socialiste-révolutionnaire exilé à Prague Mark Slonim)58. 31 Il est difficile d'imaginer que les milieux de la littérature prolétarienne n'aient pas pris connaissance de ces médiations parallèles de la Russie qui existaient à côté de la leur. Ils y ont répondu par le militantisme de leurs revues, véhiculant l'esprit d'une littérature jeune et nouvelle, oeuvrant au service d'un changement de civilisation. 32 La contribution de Goriély au numéro de Tentatives sur la jeunesse scelle probablement ses adieux au monde étudiant belge. Publié sous le pseudonyme de G. Bengor, cet article constitue une charge contre ses condisciples. Le monde étudiant d'Europe occidentale y incarnerait tout sauf l'idéal d'une jeunesse comme élément révolutionnaire, telle qu'elle s'est distinguée en Russie ou continue de le faire dans la lutte contre l'impérialisme menée par les coolies ou encore par les étudiants chinois : « Une jeunesse ardente, désintéressée, qui est prête à mourir pour son idéal est digne de s'appeler élite. »59 Rien de tout cela en Europe ou en Amérique, où les étudiants « peuvent être considérés comme les agents actifs du fascisme international ». En particulier, Goriély fustige le manque de solidarité, voire l'hostilité des étudiants belges par rapport à la cause flamande et à la possibilité d'une réconciliation avec l'Allemagne : « En Belgique, par exemple, les étudiants prennent des attitudes belliqueuses contre la flammandisation de l'université de Gand, manifestent contre les orateurs allemands qui viennent



conférencier [sic] (Liège), saccagent l'exposition soviétique, etc., etc. »60 Il s'indigne du manque de considération vis-à-vis des étudiants étrangers » admis à l'Université mais indésirables du point de vue fasciste » et qui sont « maltraités et tenus à l'écart : les Allemands en Belgique, les Polonais en Allemagne, les Russes en Pologne. À Berlin les étudiants étrangers sont assis dans le fond des auditoires, la grossièreté de leurs collègues allemands dépassant toutes les limites. Une haine aussi féroce contre 33 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 10 sur 17 leurs collègues allemands dépassant toutes les limites. Une haine aussi féroce contre tout ce qui n'est pas national, contre tout ce qui pense autrement corrompt les caractères et les moeurs. »61 Contre l'ignorance, la grossièreté et le cynisme de cette jeunesse bourgeoise qu'il a côtoyée en Belgique62, il plaide pour le modèle soviétique, qui a fait place à des « étudiants rouges », enfants de paysans et d'ouvriers. Là-bas, les syndicats veillent à leur intégration, tout en évitant la rupture entre étudiants et milieux prolétaires63. Le premier article que Goriély donne à *Tentatives* constitue un travail plus ciblé, qui soutient son militantisme pour la littérature prolétarienne. En réalité, cet article, « *Littérature de transition* », illustre une ambition d'historiographe de la littérature. En effet, si l'émergence d'une littérature prolétarienne internationale y est annoncée en conclusion, elle est surtout resituée dans le prolongement d'une histoire littéraire immédiate depuis les dernières décennies du 19e siècle. 34 On remarque d'emblée la conception de la littérature véhiculée par Goriély dès les premières lignes de cet article : « La littérature appartient à une des branches les plus importantes de notre vie spirituelle. Elle transforme les hommes, indique la voie à l'individu et à la société. »64 La combinaison de l'adjectif « spirituel » avec une volonté de transformation et de changement que l'on sait d'inspiration révolutionnaire peut surprendre. Goriély va toutefois allier la question morale et spirituelle à une critique explicite de la littérature réaliste – terme qu'il n'utilise pas mais dont il donne pourtant une définition très adéquate : « Les écrivains avaient pour but de refléter passivement la vie multicolore de l'ordre bourgeois. Tchekhov, Gogol, Flaubert, Zola décrivent et reflètent la vie. Les plus doués des écrivains approfondirent la description et démontrèrent les contradictions, les iniquités et les luttes au sein de la société, la situation anormale de certaines couches sociales. Mais très souvent le miroir déformait, car, vu à travers le monocle d'un bourgeois le type fut avili ou idéalisé (l'ouvrier chez Tolstoï, le paysan chez Tourgueniev, le médecin chez Molière, l'étranger chez Dostoïevski). Mais artistement peints, ils évoquent une antipathie ou une sympathie envers tel personnage, envers tel milieu social. »65 35 Un commentaire plus étendu sur Dostoïevski permet à la fois de faire le lien entre la question morale et religieuse et celle du changement social, en même temps qu'une critique de la littérature réaliste s'y amorce. Car Dostoïevski ne parvient pas, d'après Goriély, à « sortir des cadres de sa Société ». Il « cherche la cause des souffrances des hommes en dehors de la société et pas en elle. Et la cause d'après lui, c'est le manque de croyance. » En d'autres termes, c'est une question de perspective qui fait défaut dans l'œuvre du grand romancier russe, à savoir le fait qu'il ne remette pas en cause l'exploitation et l'ordre bourgeois : « Il est vrai que Dostoïevski prévit la révolution, mais les 'humiliés et les offensés' parias de la société, au lieu de lutter contre cette cause primordiale, mènent une guerre sans pardon entre eux et finissent par accepter la croix, comme méritée. » Ainsi la culture bourgeoise, conclut Goriély, eut tendance à s'anéantir elle-même. Et dans le cadre du symbolisme et du mysticisme – deux courants qu'ils nomment cette fois-ci explicitement – « les écrivains s'enferment dans leurs tours d'ivoire et finissent par planer 'au-dessus' de la société ». 36 Suivant un schéma d'interprétation marxiste, Goriély se réfère ensuite à Trotski et à son ouvrage *La Littérature et la Révolution*. Il en résume ainsi une idée centrale : « Quand le monde est rongé par les contradictions, il n'y a qu'un seul remède hygiénique – c'est la révolution, si le monde ne veut pas étouffer, étouffer dans ses propres malentendus. » C'est à ce moment que Goriély insiste sur l'impulsion décisive donnée par le mouvement futuriste, dont les représentants « furent les



révolutionnaires et les épurateurs de l'art. La guerre, puis le bouleversement social menèrent à 'la révolution de l'esprit', comme disaient les futuristes. » Insistant sur son apport à la création d'un nouveau langage, en symbiose avec le mouvement et la vie (« À bas le 37 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 11 sur 17 Conclusion création d'un nouveau langage, en symbiose avec le mouvement et la vie (« À bas le vieux langage et le vieux style. La vie est dynamique66 »), Goriély réprouve toutefois le futurisme pour des raisons idéologiques car il ne fut pas un mouvement prolétarien : « Ce fut le contraire : le futurisme est sorti du sein de la grosse bourgeoisie, qui, unie dans les trusts, est consciente de sa force, tend à conquérir le monde. [...] » Cette collusion avec la bourgeoisie mena, toujours d'après Goriély, les futuristes à soutenir la guerre, puis le gouvernement fasciste. Il en fut tout autrement en Russie, où le mouvement futuriste trouva un terrain politique plus propice ; « [...] né dans un régime tsarisme [sic], il prit une autre direction et facilita la création d'une littérature prolétarienne en Russie ». On perçoit ici le contexte particulier dans lequel Goriély veut situer son action de médiateur : celui d'un futurisme russe exemplaire, puisqu'il allie l'innovation esthétique venue d'Italie (le dynamisme de la création et sa volonté active « d'introduire l'art dans la vie »), la même impulsion d'une critique radicale de la civilisation (« [...] le mot d'ordre de la protestation, de la révolte et de l'anéantissement ») et l'horizon d'une littérature prolétarienne. Ce fut toutefois sur ce dernier point que le futurisme russe échoua car ses représentants (« la bohème, les clients blasés et assidus des cabarets ») « ne réussirent point à attirer le prolétariat vers eux ». Le bilan n'en demeure pas moins encourageant car, à l'heure où le futurisme disparaissait avec la guerre, « il ressuscita [en Russie] avec la révolution, mais en présentant un programme constructif, il se transformait déjà ». 38 La fin de l'article brosse très rapidement la poursuite d'un esprit protestataire et révolutionnaire à travers le dadaïsme, qui prit en quelque sorte le relais du futurisme à partir de 1916. En guise de conclusion, Goriély se contente donc d'énumérer les mouvements littéraires du premier quart du 20e siècle (futurisme, cubisme, dadaïsme, expressionnisme) qui « contribuèrent à la destruction de l'ancienne littérature bourgeoise » et « déblayèrent le terrain pour laisser place à l'épanouissement d'une littérature constructive, prolétarienne ». Sur le plan de la dialectique, la « littérature de transition » dont il a été question se conçoit donc comme une source d'inspiration essentielle pour une littérature prolétarienne naissante. 39 Finalement, l'éphémère programme esquisonné par l'équipe de Prospections veilla bien à prendre ses distances par rapport à un marxisme dogmatique. Dans l'article « Littérature prolétarienne » qu'il rédigea pour le premier numéro, Goriély commence par une critique d'un marxisme « simpliste et démagogique ». Il s'en prend ouvertement à une vision du monde répandue dans la critique marxiste, et qui ferait valoir comme « argument à tout bout de champ » que « tout est déterminé par la structure économique de la société » ; pour les milieux révolutionnaires, le marxisme serait ainsi « devenu une arme de scolastique »⁶⁷. Argumentant sur base de ses thèses précédentes en lien avec le déclin de la littérature bourgeoise à travers « les mystiques, les symbolistes, les individualistes » et suivies par les « écoles de transition » des courants d'avant-garde, Goriély pose cette fois l'existence d'une littérature prolétarienne, animée par « une pléiade d'écrivains russes : Gladkov, Serafimovich, Lebedinsky » incarnant « l'épopée glorieuse de la lutte du prolétariat pour l'affranchissement ». 40 Comme on l'a vu, l'aventure de Prospections tournera à la confusion et les protagonistes de la revue se disperseront sous des cieux très différents. Pour sa part, Goriély poursuivra son travail de médiateur sous une autre forme, consacrant désormais ses énergies davantage à la traduction qu'à la rédaction de manifestes. 41 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 12 sur 17 Notes 1 Dans une lettre à Albert Ayguesparse du 4 mai 1929, Goriély annonce la fin de son activité auprès de Prospections pour des raisons d'ordre personnel, indépendante de toute volonté de conflit (cf. la correspondance entre les deux hommes



conservée aux Archives et Musée de la Littérature : AML, ML 5472/5115-5121). 2 Cf. ELADAN (Jacques), préface à GORIÉLY (Benjamin), *L'Homme aux outrages suivi de Mort à Venise et de Conversion à l'amour*, Paris, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1988. Ces informations biographiques sont reprises sur le site de la Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle (A.I.U. ; 45 rue La Bruyère, 75009 Paris), où sont conservés les manuscrits et archives de l'écrivain depuis 1992/1993 : http://www.aiu.org/bibli/index.php?option=com_content&view=article&id=153&catid=24; consulté le 19 février 2014.

Dans les publications de l'époque, le nom de Goriély est le plus souvent, mais pas systématiquement, orthographié avec accent. Je conserverai celui-ci par souci de cohérence. 3 D'après les registres des inscriptions conservés au service des Archives de l'Université Libre de Bruxelles, Benjamin Goriély a fréquenté la Faculté de Sciences de 1921 à 1926 ; il s'est inscrit pour une année de doctorat en chimie. Rôle des inscriptions de l'Université Libre de Bruxelles pendant la troisième période trentenaire 1894-1895-1923-1924, Service des archives de l'ULB. Je remercie Carole Masson et Didier Devriese, du service des Archives, de m'avoir fourni ce renseignement. 4 ARON (Paul), *La littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*, Bruxelles, Labor, 1995, p. 53-78 et 109-172. 5 Augustin Habaru (1898-1944) était devenu rédacteur du Drapeau Rouge et correspondant de *L'Humanité* en France. Pierre Hubermont (1903-1989, pseudonyme de Joseph Jumeau) deviendra le principal animateur de la littérature prolétarienne. Durant la Seconde Guerre mondiale, il participera ensuite à la presse de collaboration et aux instances de la Communauté Culturelle Wallonne, au service de l'occupant (cf. ARON, op.cit., p. 71-78). Albert Ayguesparse (1900-1996) mènera pour sa part un combat anti-rexiste à la fin des années 1930 et brisera sa plume sous l'Occupation (cf. la notice que lui consacre l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique, dont il fut membre de 1962 à sa mort ;

<http://www.arllfb.be/composition/membres/ayguesparse.html>; consulté le 19 février 2014). 6 Aron, op. cit., p. 58-59. 7 G. BENGOR [B. GORIÉLY], « La jeunesse des écoles » et « Le nouveau romantisme », dans *Tentatives*, juin-juillet 1928, p. 8-10 et p. 21. 8 GORIÉLY (Benjamin), « Littérature de transition », dans *Tentatives*, février-mars 1929, p. 13- 15. 9 *Prospections I*, décembre 1929. 10 Cf. ARON, op.cit., p. 109-110. En réalité, il avait déjà amorcé ce travail à Bruxelles et, dans l'anthologie de « Poésie nouvelle de l'URSS » publiée avec René Baert en 1928, tenté cet alliage de traduction et d'un bilan historiographique immédiat sur la littérature de son temps. Comme l'indiquaient les éditeurs dans la préface de cet ouvrage, il s'agissait d'y « présenter en quelques pages la puissante création poétique de la 6e partie du globe [...]. Il nous fallait, d'autre part, choisir des œuvres ayant à la fois une valeur représentative et esthétique. Dans cet essai, nous nous arrêtais davantage aux poètes dévoilant la tragédie de la Révolution : derniers échos d'une civilisation qui se meurt, espoir, joie devant un monde qui naît : l'URSS. » 68 42 Un mélange de noms établis et de noms émergeants constituait cette anthologie : Bezmienski, Khlebnikov, Blok, Goumiley, Essanine, Pasternak, Jarov, Bedny, Aseev et finalement Maïakovski. L'œuvre de médiateur de Goriély n'en était qu'à ses débuts. Une étude des nombreuses autres traductions qui parurent par la suite reste à faire, de même qu'une analyse de son parcours en France, qui donnerait une autre dimension à son action d'ensemble. 43 Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 13 sur 17 11 *Prospections I*, décembre 1929, p. 1-3, 19-21. 12 *Prospections II*, 1930, p. 9-11. 13 L'adresse bruxelloise de cet éditeur – 223 chaussée de Wavre – est la même que celle de la rédaction de *Prospections*. Il s'agissait probablement de la librairie de René Baert, comme l'indique Goriély dans le tapuscrit de ses souvenirs. 14 Hélène Temerson, ép. Goriély (1898-1977). Née à Wlaclawek (Pologne), elle fréquenta la faculté de Philosophie de 1921 à 1928. Elle fut diplômée docteur en philologie germanique avec satisfaction au terme de ce parcours. Rôle des inscriptions de l'Université Libre de Bruxelles pendant la troisième période trentenaire 1894-1895-1923-1924,



Service des archives de l'ULB. 15 Je me permets de renvoyer ici à mon ouvrage *La « Colonie » littéraire allemande en Belgique 1914-1918*, Bruxelles, Labor/Archives et Musée de la Littérature, 2003, p. 169-170. Sternheim mourut à Bruxelles en 1942. La thèse d'Hélène Temerson, *Die Dekadenz des Bürgertums in Sternheims Dramen* (Université Libre de Bruxelles, 1928), fut la première qui lui fut consacrée. Benjamin Goriély et Hélène Temerson s'étaient séparés lors du départ de Goriély à Paris. Leur fils, Georges Goriély (1921-1998), fit carrière comme professeur de philosophie politique à l'Université Libre de Bruxelles (cf. GORIELY [Georges], *Nationalisme et idée européenne : Essais et réflexions*. Textes réunis par Simone Goriely, Bruxelles, Éd. de l'Institut de Sociologie de l'ULB, 2005). Leur petit-fils Serge Goriély vit comme auteur-dramaturge et enseignant-chercheur à Bruxelles. 16 Ces informations sont reprises des données répertoriées auprès du Fonds de l'A.I.U. (cf. note 2). On épinglera dans la bibliographie reprise à cet endroit deux ouvrages publiés à Paris mais qui se situent probablement dans le prolongement des années belges de Goriély : MAÏAKOWSKI (Vladimir), *Le nuage dans le pantalon*. Traduit du russe par B. Goriély et R. Baert et suivi d'autres poèmes traduits par N. Guterman, préface de Léon Trotsky, Paris, *Les Revues*, 1930 ; GORIELY (B.), *Les Poètes dans la Révolution russe*, Paris, Gallimard, 1934. La traduction de Maïakovski est recensée comme étant la première en volume dans BOUTCHIK (Vladimir), *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Paris, Orobis, 1935-1936, p. 94. Je remercie Svetlana Cecovic, qui poursuit actuellement sa recherche doctorale sur les échanges et transferts belgo-russes dans l'entre-deux-guerres, de m'avoir fourni ce renseignement. 17 GORIELY (Benjamin), *Nul ne reconnaîtra les siens*. Tapuscrit en français, 518 p. Fonds Benjamin Goriély, Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, Paris, AP 21/5. Je remercie Serge Goriély d'avoir mis une copie de ce tapuscrit à ma disposition. 18 Ibid., p. 167. 19 Ibid., p. 168. Goriély confesse son ignorance totale de la « question flamande », le flamand représentant pour lui au départ « une langue de second ordre qu'on parlait au marché ». Ce n'est que plus tard, notamment après avoir écouté une conférence de Camille Huysmans à l'Université Libre de Bruxelles, qu'il fut sensibilisé à la dimension sociale de cette question. Entre-temps, il observait également le climat de ressentiment anti-allemand parmi la population, auquel on associait les nationalistes flamands ayant collaboré sous l'Occupation : « En 1922 en arrivant à Bruxelles, j'ai constaté, à mon grand étonnement, que la Belgique se trouvait toujours psychologiquement en guerre. Il était dangereux de parler allemand dans la rue et si quelqu'un employait une langue germanique comme le schwitzerdeutsch ou le yiddish, immédiatement les passants s'arrêtaient pour l'insulter en criant 'Boche' » (ibid., p. 178). 20 Ibid., p. 171. 21 Ibid., p. 171. Goriély esquisse le parcours de Tougouchi, un Géorgien qui étudiait la sociologie, quitta plus tard les Soviets pour devenir trotskiste et « glissa de plus en plus vers la droite pour se rallier à l'hitlérisme », croyant notamment qu'Hitler rendrait son indépendance à la Géorgie (ibid., p. 172). Il mentionne également le nom de Poznychev, président d'un cercle d'étudiants soviétiques. 22 Ibid., p. 173. 23 Ibid., p. 173-174. 24 Cf. ibid., p. 177-178. À propos de War Van Overstraeten, cf. DE GEEST (Joost), *War Van Overstraeten, 1891-1981: Maître de l'Animisme*, Labor, Bruxelles, 2003. 25 *Nul ne reconnaîtra....*, p. 179. 26 Cf. ESPAGNE (Michel), « Les transferts culturels triangulaires », dans IDEM, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 153-178. Le triangle France-Russie-Allemagne permet à Espagne de complexifier « l'étude des imbrications entre deux aires culturelles » par le biais d'un « réseau plus complexe de relations » (p. 153). Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 14 sur 17 entre deux aires culturelles » par le biais d'un « réseau plus complexe de relations » (p. 153). Ainsi étudie-t-il plus précisément l'action médiatrice des enseignants russes qui initierent à la philosophie allemande dans le Paris des années 1920 et 1930 (p. 167sq). 27 Ibid., p. 190. Cf. note 15. 28 Cf. BROLSMA (Marjet), « Cultuurtransfer en het tijdschriftenonderzoek » [« Transfert culturel et la recherche sur les revues »], dans COnTEXTES,



n°4, L'étude des revues littéraires en Belgique/ De studie van literaire tijdschriften in België, octobre 2008. URL : <http://contextes.revues.org/document3823.html>. Consulté le 19 février 2014. 29 Orthographié indifféremment Maximof, Maximoff ou Maximov dans les publications belges de Goriély. 30 Maximof, « Souvenirs de la révolution russe », dans L'Universitaire. Organe de la Fédération Indépendante des Étudiants Socialistes de Belgique, 2e année, n°5, 13 janvier 1925, [p. 3]. Ce journal s'affiche comme indépendant de tout parti, mais partisan des idées socialistes et marxistes de toutes tendances, pour éclairer la signification des événements. Un exemplaire des années 1924-1928 de L'Universitaire peut être consulté à la Bibliothèque Royale de Belgique. 31 Ibid. 32 Ibid. 33 Maximoff, « Souvenirs de la révolution russe », dans L'Universitaire, 2e année, n°6, 27 janvier 1925, [p. 2]. 34 Une traduction française de ce poème par Robert Vivier et Zénitta Tazieff était déjà parue dans la revue Le flambeau en 1923. Cf. la contribution de Laurent Béghin à ce volume. 35 Maximoff, « Souvenirs de la révolution russe », dans L'Universitaire, 2e année, n°8, 24 février 1925, [p. 1]. 36 Ibid. 37 Ibid. 38 Maximoff, « Souvenirs de la révolution russe », dans L'Universitaire, 2e année, n°9, 10 mars 1925, [p. 2]. 39 Ibid. Après s'être enrôlé comme volontaire avec un ami étudiant, Goriély aurait reçu d'emblée quelques jours de congé, qu'il aurait indument prolongés en tardant à quitter « une petite Moscovite » qui s'était évanouie à l'idée de le voir repartir ! Arrêté comme déserteur par son ancien collègue d'armes, il fut contraint de se retirer de l'armée... 40 Ibid. 41 Nul ne reconnaîtra..., p. 189-190. 42 Les contributions de Goriély au Drapeau Rouge ne sont pas aisées à identifier car il n'y signe jamais de son nom complet. Tout au plus trouve-t-on ses initiales B.G. sous l'article « Littérature et marxisme. Une polémique entre critiques soviétiques » (dans Le Drapeau Rouge, 29 février 1928, p. 4). Dans l'édition du 6 juin 1925, il avait déjà signé, sous le pseudonyme de Guy, un article sur la conférence qu'Ehrenbourg avait donnée à l'invitation du « Faisceau amical Belgique et Russie » et de la « Lanterne Sourde » ; dans celle du 4 juin 1925, il était sans doute également l'auteur de l'article non signé sur « Les prosateurs russes contemporains ». Au fil des années, la rubrique « Art et Littérature » du Drapeau Rouge – figurant toujours à la quatrième et dernière page du quotidien communiste – fournit une abondante et instructive matière quant à la médiation des littératures et cultures étrangères. Sous son pseudonyme de Maximov (ou Maximoff), Goriély y contribue comme traducteur (MAYAKOVSKY (Vladimir), « Les deux Moscou ». Traduit du russe par A. Habaru et Maximov, dans Le Drapeau Rouge, 12 janvier 1927, p. 4) ou passeur de publications qui sont parues en russe et dont il donne des échantillons inédits en français (GORKI (Maxime), « La jeunesse de Maxime Gorki. Une autobiographie inédite ». Traduit par Maximov, Le Drapeau Rouge, 16 mars 1927, p. 4). Fort logiquement, il informe sur l'exposition du livre soviétique, qui fut montée au « Palais Mondial » du Cinquantenaire à Bruxelles (MAXIMOFF, « L'exposition du livre soviétique », Le Drapeau Rouge, 22 juin 1927), et qui montrait notamment en traduction russe le Till Ulenspiegel de Charles De Coster et un volume sur Frans Masereel. Goriély traduisit encore de l'allemand une interview d'Essad Bey avec l'écrivaine « demi-tatare » Lydia Seyfullina, parue à l'origine dans la revue Die literarische Welt, suite à une visite de celle-ci à Berlin (dans Le Drapeau Rouge, 8 juin 1927, p. 4). Cette médiation en triangle renforce la légitimité commune d'une « nouvelle littérature » caractérisée ainsi par Seyfullina dans cet entretien : « Nous sommes les écrivains de la classe ouvrière et paysanne. L'homme isolé ne nous intéresse pas dans son individualité, nous voyons l'homme comme élément social dans Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 15 sur 17 nous intéresse pas dans son individualité, nous voyons l'homme comme élément social dans ses rapports avec la généralité ». Je ne suis pas parvenu à déceler l'identification éventuelle de Goriély avec Ariel, qui publia un article sur Maïakovski (dans l'édition du 27 juillet 1927) mais aussi sur le poète polonais Jules Slowacki (22 juin 1927), les « tendances révolutionnaires dans la poésie polonaise contemporaine » (5 octobre 1927) ou plus tôt sur Oscar Wilde (30 mars 1927). Difficile aussi de déceler si Goriély



se cache derrière les noms de D. GORBOV., qui rédige des articles sur « La littérature dans la Russie soviétique » (17 août et 14 septembre 1927) ou de MAULIUS, auteur notamment d'un article sur « Poésie et révolution. Richesse de l'inquiétude » (11 juillet 1928). En 1928, de nombreuses contributions sur la poésie et le théâtre russe ne sont pas signées : « Art et révolution. Le théâtre Meyerhold » (19 septembre 1928) ; « L'activité littéraire des peuples de l'URSS. Publication en 50 langues ou dialectes » (à propos des groupements littéraires et de publications tatares et juives ; 6 juin 1928) ; « Art et révolution. Le théâtre Granovsky à Bruxelles » (article figurant à côté d'une colonne sur « La littérature juive en Ukraine », 22 août 1928) ; « La poésie russe contemporaine. Un précurseur : Nekrasov » (1er février 1928) ; « L'activité littéraire des peuples de l'URSS » (3 mai 1928). Il n'est certainement pas exclu que Goriély n'ait pas eu le monopole des publications sur la vie littéraire en Union Soviétique et qu'une diversité de personnes se soient réparties ce champ évidemment primordial pour le journal sur le plan idéologique. Une autre forme de médiation consistait à donner la parole directement à des protagonistes soviétiques comme l'homme politique et intellectuel Anatoli Lounatcharski (cf. « La situation des écrivains soviétiques », 18 janvier 1928 ; « Les conquêtes de la révolution culturelle », 14 novembre 1928).

43 Ibid., p. 191-193. Goriély et Habaru traduisirent ensemble le poème de Maïakovski « Deux Moscou », décrit dans ses souvenirs comme « le premier texte de Maïakovski paru en Occident » (Nul ne reconnaîtra..., p. 193). 44 Ibid., p. 205. 45 Ibid., p. 205. 46 Ibid., p. 202. 47 Ibid., p. 200. Le parcours de René Baert (1903-1945 ?), qui anima plus tard avec Marc Eemans la revue *Hermes* (dont Henri Michaux devient rédacteur en chef en 1937) et qu'Eemans fit rentrer à la rubrique du journal rexiste *Le Pays réel*, reste à écrire. Il participa à la vie culturelle sous l'occupation et, d'après un témoignage de Marc Eemans en 1995 « préféra fuir en Allemagne où il fut arrêté et abattu, vraisemblablement par des soldats belges » (cf. DEVILLEZ (Virginie), *Le Retour à l'ordre. Art et politique en Belgique*, Bruxelles, Labor/Dexia, 2003, p. 170 et 369). 48 Nul ne reconnaîtra..., p. 205-206. 49 Ainsi à propos de Pierre Hubermont, ce « fils de mineur [...] élevé par les soins du parti socialiste belge » et qui devait collaborer avec l'occupant nazi : « Hubermont est un authentique traître : il a oublié son origine ouvrière, le parti qui l'a élevé, le journal qui l'a formé et l'a fait vivre » (ibid., p. 194). 50 Cf. MORTIER (Roland), « Pénétration de la littérature russe à travers les revues belges entre 1880-1890 », dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 45, fasc. 3, 1967, p. 777-794 ; TROUSSON (Raymond), « La Jeune Belgique et les lettres russes », dans HERMAN (Jan) e.a. (éd.), *Lettres ou ne pas lettres. Mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen*, Louvain, Leuven University Press, 2001, p. 555-564. 51 Cf. DINESMAN (T.G.), *Perepiska s Emilem Verkharnom, 1906 – 1914 [Correspondance avec Émile Verhaeren]* dans *Literaturnoe Nasledstvo*, tome 85 : Valerij Brjusov, Moscou 1976, p. 546 – 621; DRONOV (V.), *Valerij Brjusov i Emil Verkarn Brjusovskie ctenija 1962 goda* [Valéri Brioussov et Émile Verhaeren. Conférences Brioussov 1962], Erevan 1963, p. 216-231. Je remercie à nouveau Svetlana Cecovic de m'avoir fourni ces références bibliographiques. 52 DUCREY (Anne), « Alexandre Blok, le lecteur critique de Maeterlinck », dans *Annales de la Fondation Maurice Maeterlinck*, tome XXX, 1997, p. 67-81 ; « Maeterlinck et la Russie : une aura 'Début de siècle' » dans: *Présence - Absence de Maurice Maeterlinck : Colloque de Cerisyla- Salle, 2-9 septembre 2000, Bruxelles, AML, Labor*, 2002, p. 351-368. 53 Nul ne reconnaîtra..., p. 186. 54 Verhaeren « était considéré par mon entourage comme un grand poète et d'avance j'étais prêt à l'admirer : il ne m'a pas déçu. En Allemagne encore j'avais lu dans le journal intime de Rosa Luxembourg sa description des pays flamands » (ibid., p. 186-187). Quant à Maeterlinck, « je le connaissais déjà, non sa poésie mais son théâtre car L'Oiseau bleu a été joué au théâtre Stanislawski tous les dimanches en matinée pendant des années et encore au début de la révolution » (ibid., p. 188). Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) 12/09/16 13:33

<https://textyles.revues.org/2540> Page 16 sur 17 55 Comme le précisent Bruno Naarden et Joep



Leerssen dans leur synthèse sur l'image du caractère des Russes à cette époque : « Much of Russian literature was considered to reflect a temperamental disposition towards the anti-pragmatic, and a meditative, moral and even mystical character » : NAARDEN, B. & LEERSSEN, J., « Russians », dans *Imagology. The cultural construction and literary representation of national characters*. Ed. by M. BELLER & J. LEERSSEN, Amsterdam – New York, Rodopi, 2007, p. 226-230 (ici p. 229). 56 Cf. MUS (Francis), « Le dialogue entre la Belgique et la Russie. L'image de la Russie dans quatre revues littéraires de l'entre deux-guerres », dans *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, n°39/2010, p. 169-181. 57 BÉGHIN (Laurent), Robert Vivier ou la religion de la vie, Bruxelles, Le Cri/ Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 2013, p. 103-114. 58 Cf. la contribution de Laurent Béghin à ce numéro. 59 G. BENGOR [B. GORIELY], « La jeunesse des écoles », dans *Tentatives*, juin-juillet 1928, p. 8. 60 Ibid. 61 Ibid., p. 9. 62 « Ce sont des paysans ignorants, malgré l'origine souvent aristocratique. Ils avouent franchement, que sauf les quelques classiques qu'ils ont dû apprendre à l'école, ils ne connaissent rien. [...] Une étudiante en sciences, qui passe ses examens avec la plus grande distinction, était certaine que l'Évangile fut écrit avant l'Ancien Testament et se montrait furieuse quand son amie lui objectait que le christianisme est sorti du judaïsme. 'Comment, vous dites. Christ était Juif ? C'en est trop ; ne me parlez plus'. Un étudiant en philosophie et lettres ignorait que les orthodoxes fussent des chrétiens ; le même croyait que l'Ukraine se trouve au nord de la Russie. Tout cela paraît anecdotique. Ce sont des exemples authentiques, qui malheureusement caractérisent la mentalité de toute notre jeunesse des écoles. Ces jeunes gens bornés font des études supérieures, car le diplôme leur octroie des priviléges et le moyen de se créer une carrière avantageuse. Elle est pratique, notre jeunesse bourgeoise ! Elle ne perd pas beaucoup de temps, elle suit tous les cours, elle ' bloque' le dimanche et deux mois avant les examens l'étudiant ne voit plus le monde extérieur. Pour un jeune homme qui étudie, sans curiosité, sans intérêt, sans amour – c'est un courage, qu'il faut admirer ! » (p. 9). 63 Ibid., p. 10. 64 GORIELY (Benjamin), « Littérature de transition », dans *Tentatives*, février/mars 1929, p. 13-15 (ici p. 13). 65 Ibid., p. 13. Goriély souligne. Les citations qui suivent sont toutes issues des p. 13-15 du même article. 66 Goriély souligne. 67 GORIELY (Benjamin), « Littérature prolétarienne », dans *Prospections I*, 1930, p. 19-21. Toutes les citations qui suivent sont issues de cet article. À l'endroit de sa parution, cet article n'est pas signé. Mais au bas du dernier article de Goriély, « La pensée bourgeoise devant la religion », paru dans le numéro II de *Prospections* (p. 9-11), un erratum signale qu'il était également l'auteur de l'article du numéro I. 68 GORIELY (Benjamin) & BAERT (René), *La poésie nouvelle en URSS Anthologie*, Bruxelles, Éditions du canard sauvage, [1928], p. 9. Table des illustrations Titre Benjamin Goriély Crédits Avec l'aimable autorisation des archives de l'Alliance israélite universelle (Paris) URL <http://textyles.revues.org/docannexe/image/2540/img-1.jpg> Fichier image/jpeg, 36k Pour citer cet article Référence papier Hubert Roland, « Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930) », *Textyles. Le parcours de Benjamin Goriély en Belgique (1921-1930)* 12/09/16 13:33 <https://textyles.revues.org/2540> Page 17 sur 17